ÊTRE NOIR ET VOIR GRANDIR LE CANADA MULTICULTUREL

CECIL FOSTER

Cecil Foster est un auteur, un intellectuel public et un universitaire de premier plan en matière de multiculturalisme. Il a publié plusieurs ouvrages de fiction et de non-fiction sur le multiculturalisme et les expériences des Noirs et des immigrants dans les sociétés multiculturelles, principalement au Canada, aux États-Unis et dans les Caraïbes. Son dernier livre, *They Call Me George : The Untold Story of Black Train Porters and the Birth of Modern Canada* (Bibliaosis 2019), est très bien accueilli. Il prépare actuellement un livre sur les fondements du multiculturalisme officiel au Canada et sur les 50 premières années du multiculturalisme canadien. Cecil Foster est professeur au College of Arts and Sciences de l'Université de Buffalo et il passe son temps entre le Grand Toronto et Buffalo.

Au cours de la première décennie du multiculturalisme officiel, je suis arrivé au Canada pour m'immerger dans un pays moderne et au sein d'un peuple qui luttait collectivement pour se connaître et qui cherchait si collectivement il avait même un avenir. À l'époque, on se demandait inévitablement si ce Canada – d'autant plus qu'il était désormais multiculturel de par sa conception – pourrait survivre assez longtemps pour tenir une autre décennie, sans même imaginer son 50e anniversaire. L'expérience m'a rapidement montré qu'au cœur de ce pays idéologiquement et linguistiquement déchiré, il n'y avait pas de place pour une personne racisée comme moi. Je suis Noir, un immigrant des Caraïbes, plus précisément de la Barbade, l'une des anciennes possessions britanniques des Amériques qui, comme le Canada, avait partagé une expérience coloniale britannique supposément commune. En tant qu'individu, j'étais fièrement et fermement ancré dans ma culture – à l'aise dans ma propre peau, pour ainsi dire – et je n'avais pas l'intention de me défaire de l'inspiration tirée de cette culture et de cette histoire. J'imaginais plutôt le Canada comme un lieu où je pourrais réaliser les accomplissements personnels auxquels ma culture m'avait fait rêver.

Mais au cours des années 1970 et bien après, on ne voyait pas souvent les Noirs à la télévision ou dans les films canadiens, on ne les entendait pas à la radio, on ne les trouvait pas siégeant au Parlement ou en tant que juges, revendiquant des postes de professeur dans les universités ou des postes de direction dans les entreprises et au sein des gouver-

« Au cours des années 1970 et bien après, on ne voyait pas souvent les Noirs à la télévision ou dans les films canadiens, on ne les entendait pas à la radio, on ne les trouvait pas siégeant au Parlement ou en tant que juges, revendiquant des postes de professeur dans les universités ou des postes de direction dans les entreprises et au sein des gouvernements. »

nements. En fait, on ne reconnaissait pas les Noirs comme des Canadiens à part entière ou comme ayant droit à cette reconnaissance. Au contraire, les Noirs canadiens se retrouvaient de façon disproportionnée dans les prisons et, conformément au niveau de réalisation de soi toléré, ils effectuaient couramment des travaux manuels dans les hôpitaux et les maisons de retraite, ainsi que dans les secteurs de l'agriculture, de la fabrication peu qualifiée et de l'hôtellerie. Nos aspirations personnelles ne semblaient pas avoir d'importance, et elles étaient encore moins encouragées. Au mieux, comme je l'ai soutenu ailleurs, nous étions socialement marginalisés, la couleur de notre peau étant le marqueur de cette inégalité[1].

Ce positionnement social, fondé sur une présumée infériorité raciale et culturelle, est indissociable de mes réflexions sur les 50 premières années du multiculturalisme officiel au Canada. En tant que journaliste, intellectuel, auteur canadien reconnu de fiction et de non-fiction, puis universitaire, j'ai lutté toute ma vie pour renverser ce classement social. Dès le début, j'ai été l'un des rares Canadiens non blancs à être aux premières loges de l'émergence du nouveau Canada. Tout au long de mon expérience canadienne, j'ai essayé de comprendre le multiculturalisme officiel, tant en termes de politique que de pratique, telles que définies par le premier ministre Pierre Trudeau en 1971. J'ai plaidé en faveur d'un multiculturalisme officiel pleinement appliqué, qui offrirait une certaine forme de rédemption pour toute l'humanité – le démantèlement des institutions de la suprématie blanche et de l'État ethnoculturel[2]. Pour y parvenir, il faudrait que le multiculturalisme, au niveau pratique plus qu'au niveau d'une politique idéalisée, ait la possibilité de s'actualiser par la mise en œuvre complète de ses principes fondateurs, afin de démanteler les structures raciales existantes de l'État canadien. En revanche, en raison de mon positionnement social, j'ai vu le Canada devenir, au cours des cinq dernières décennies, une société multiculturelle prometteuse fondée sur le respect d'une dignité humaine commune. Heureusement, les Noirs et les personnes de couleur revendiquent à présent un leadership audacieux dans les hautes sphères de la société et de l'économie canadiennes – et à travers le pays, certains pensent que leur temps est venu et qu'il n'y aura pas de retour en arrière. Mais il y

1 Cecil Foster. *A Place Called Heaven : The Meaning of Being Black in Canada*. Toronto : HarperCollinsPublishers Ltd., 1996 ; *Blackness and Modernity : The Colour of Humanity and the Search for Freedom*. Kingston/Montreal : McGill- Queen's UP, 2007.

2 Cecil Foster. *Where Race Does Not Matter : The New Spirit of Modernity*. Toronto : Penguin Canada, 2005 ; *Genuine Multiculturalism : The Tragedy and Comedy of Diversity*. Kingston/Montreal : McGill-Queen's UP, 2014.

a encore du chemin à faire pour que ce qui n'est encore qu'une promesse se transforme en pratiques sociales courantes.

« Si la tolérance est bien au cœur de la pratique du multiculturalisme, nous étions les pionniers – car on nous demandait d'être tolérants face au racisme quotidien auquel nous étions confrontés, de garder la foi et même de pardonner. »

Au moment de mon arrivée, malgré les rejets de l'establishment, il subsistait en apparence des relations personnelles qui encourageaient ceux d'entre nous à travers le monde entier – alors classés comme minorités visibles et plus récemment comme de nouveaux Canadiens – à donner une chance au pays. Si la tolérance est bien au cœur de la pratique du multiculturalisme, nous étions les pionniers – car on nous demandait d'être tolérants face au racisme quotidien auquel nous étions confrontés, de garder la foi et même de pardonner. Telle était la promesse du multiculturalisme : si ce n'était pas à notre avantage immédiat, au moins l'assurance d'une bonne vie pour tous demeurerait une aspiration de cette nouvelle société : promesse d'un Canada qui inclut tous nos enfants de façon égale et qui reconnaît ses propres nouveaux Canadiens comme les nouveaux héritiers de la terre, puis comme des contributeurs à son bien social. Dès le début, il m'a semblé qu'un contrat social nous unissait à la société dominante, un contrat réellement nouveau et même historique, qui nous encourageait à ne pas abandonner, mais à tenir bon, à contribuer à bâtir le pays et à observer la suite des choses. Patiemment, nous avons nourri l'espoir et misé sur nos aspirations personnelles.

Mais en contrepoint de cet optimisme, particulièrement chez les intellectuels dominants de ces premiers jours, on retrouve une préoccupation prépondérante de la mort. Le célèbre philosophe George Grant avait déjà attiré l'attention sur un déclin national dans sa célèbre lamentation sur la disparition des anciens Canadas de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique[3] – les Canadas qui étaient composés séparément d'Anglais et de Français dans une confédération balkanisée. Les deux solitudes étaient incontestablement blanches sur le plan racial et également sur le point d'être annexées par l'empire colossal voisin au sud. Ce fut aussi une élégie pour la mort plus générale de l'Empire britannique, un développement que les nouveaux Canadiens – en tant qu'anciens colonisés des Caraïbes, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine – percevaient paradoxalement comme une libération bienvenue. Il en était de même lorsque nous pensions à la mort de la langue française ou de toute autre forme de colonialisme fondée sur le vol des terres autochtones et le cantonnement des peuples autochtones dans les mêmes marges sociales que les nouveaux arrivants étaient censés occuper. Notre arrivée au Canada était le résultat de cette libération et portait en elle les germes, pensions-nous avec optimisme, de la libération prototypique de toute l'humanité. Le Canada multiculturel était une expérience sociale visant à atteindre la justice sociale, même dans le

3 George Grant. *Lament for a Nation*. Montreal/Kingston : McGill-Queen's University Press, 1965

sillage de l'apparente inévitabilité de la mort pleurée par Grant, mais accueillie par des gens comme moi.

Dans cet état d'esprit, tant les Canadiens établis que les nouveaux arrivants se sont interrogés sur la viabilité de l'expérience[4]. Charles Taylor aurait analysé le multiculturalisme comme une société au sein de laquelle des groupes distincts – dans le cas du Canada, limité en réalité aux Anglais et aux Français – luttent sans cesse pour la reconnaissance[5]. À mon avis, ce n'était rien de plus que la continuation de leur lutte historique pour la domination. D'autres groupes minoritaires parvenaient à se faire reconnaître en se présentant comme des unités distinctes au sein des armées largement homogènes des deux camps – mais, en fin de compte, ils avaient le même engagement envers les objectifs et les dénouements historiques établis et prédéterminés par l'armée sélectionnée.

Par analogie, il peut s'agir de soldats d'ethnies, de cultures et de races différentes, mais tous attachés à la même norme, qui, pour l'un ou l'autre camp, maintenait largement les principes de la suprématie blanche, que la version soit française ou anglaise. Le fait que, malgré leur diversité, ils devaient parler soit l'anglais soit le français pour être officiellement reconnus en est un signe évident. Certains universitaires, dont Will Kymlicka, dépeignent le multiculturalisme comme la quête d'une citoyenneté commune[6], d'une nouvelle nationalité non fondée sur l'ethnoculturalisme comme c'était le cas historiquement, mais qui, dans mon esprit, se conforme tout de même à cette suprématie de la race blanche. Les Canadiens seraient reconnus comme ayant des droits de citoyenneté communs, même lorsqu'ils ont des origines ethniques différentes, mais ultimement comme des individus appartenant tous à une seule nation plurielle dont les soi-disant pères fondateurs étaient voués à la blancheur ethnoraciale. Comme dans l'armée, les combattants seraient d'abord reconnus en tant qu'individus, voire en tant que soldats mercenaires – peut-être sur la base de leur race, de leur ethnie, de leur culture, etc.

À mon avis, aucune de ces théories n'exploite à elle seule tout le potentiel promis par le multiculturalisme officiel. Comment pouvais-je me situer dans ce nouveau Canada – une personne noire canadienne selon Taylor, ou une personne noire qui est canadienne selon Kymlicka – surtout si je partais d'une position d'inégalité si profondément enracinée[7] ? J'avais l'impression qu'en me basant sur les deux principaux axes de cette pensée, qu'il s'agisse de citoyens récents ou établis, les Canadiens ne feraient que bâtir sur la même vieille structure qui est née de l'engagement, aujourd'hui regretté, du Canada envers la conformité ethnoraciale blanche

4 Cecil Foster. *Caribana : The Greatest Celebration*. Toronto : Ballantine Books, 1995 ; *Sleep On, Beloved*. Toronto : Random House Canada Ltd., 1995.

5 Charles Taylor. Multiculturalism : The Politics of Recognition in Amy Gutmann (ed) *Multiculturalism* : Expanded paperback Edition. Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1994.

6 Parmi les nombreux travaux de Kymlicka sur le multiculturalisme, voir notamment Will Kymlicka. *Multicultural Citizenship : Une théorie libérale des droits des minorités*. Oxford University Press/Clarendon Press, 2003/1996.

7 *Distorted Mirror : Canada's Racist Face*. Toronto : HarperCollinsPublishers Ltd., 1991 ; *They Call Me George : The Untold Story of Black Train Porters and the Birth of Modern Canada*. Biblioasis, Windsor, Ontario, Canada, 2019.

par l'assimilation ou la relégation des non assimilables aux marges de la société. Collectivement, ce raisonnement visait simplement à protéger le Canada des retombées de la disparition déplorée par Grant et que les immigrants de couleur célèbrent encore aujourd'hui en renversant physiquement certaines statues et certains monuments.

> **« Un véritable multiculturalisme – où le pouvoir, l'appartenance et le droit commencent par la reconnaissance individuelle, mais où les individus peuvent ensuite choisir d'être comptés selon l'ethnicité, la race, le sexe, le lieu de naissance ou toute autre catégorie sociale qui favorise la diversité et l'inclusion. »**

Pour moi, la réponse réside dans un ordre des préférences en vertu duquel je demande simplement à être reconnu en tant que Canadien authentique – de préférence d'abord en tant qu'individu, puis en tant qu'individu choisissant d'être reconnu à titre de deuxième, troisième ou autant d'autres catégories sociales ou identités que je le souhaite. De cette façon, je peux m'occuper de mes affaires personnelles et me construire une nouvelle vie dans un nouveau pays sans avoir à m'acculturer à un groupe établi. Cette approche m'a été utile, que ce soit en tant que journaliste, lorsqu'on me disait que nous n'avions jamais embauché de journalistes noirs, ou en tant que Canadien noir et immigrant, lorsqu'on me disait que je n'avais pas la culture (l'expérience) canadienne nécessaire pour cet emploi, ou encore en tant qu'auteur, lorsque je voulais que mon œuvre soit répertoriée comme littérature canadienne, mais dans une perspective noire (canadienne). Ce classement doit être fluide et, en tant que telles, les identités multiculturelles canadiennes ne peuvent être fixées de façon permanente. La seule constante, la véritable fixité associée aux identités multiculturelles, doit être la façon dont tous les membres de la société sont positionnés, placés et traités – en tant que Canadiens égaux. Comme l'étoile Polaire emblématique pour les esclaves du chemin de fer clandestin, le rêve et la promesse de la liberté doivent être fixés. Cela signifie la mort inévitable de la société canadienne historique et de son ordre social interne et son remplacement par une société où, pour l'essentiel, la race n'a pas d'importance. Et, en tant qu'intellectuel public et universitaire, je consacre la majorité de mon temps à présenter cet ordre et cette approche comme un véritable multiculturalisme – où le pouvoir, l'appartenance et le droit commencent par la reconnaissance individuelle, mais où les individus peuvent ensuite choisir d'être comptés selon l'ethnicité, la race, le sexe, le lieu de naissance ou toute autre catégorie sociale qui favorise la diversité et l'inclusion – l'engagement envers l'intersectionnalité de la vie quotidienne du Canada multiculturel et de sa citoyenneté.

Alors, que signifie tout cela d'un point de vue pragmatique en ce moment d'autoréflexion ? Je suis convaincu que ces précisions sont importantes pour comprendre l'évolution sociale des 50 premières années du multiculturalisme. Par analogie, le Canada multiculturel a commencé sa vie comme un orphelin. On avait une certaine idée d'une histoire ancestrale que particulièrement les Canadiens dominants – ou du moins certains d'entre eux – voulaient conserver et même préserver. En

réalité, c'était une conscience malheureuse, comparable à celle de l'individu moderne qui ne sait pas dans quelle mesure son héritage le prépare à une nouvelle vie autonome, qui ne peut se réaliser que par une renaissance mythologique, ou dans quelle mesure cet héritage est comparable aux chaînes que chaque Scrooge est destiné à traîner dans son avenir, à moins qu'il ne procède à une réconciliation et à une rétractation fondamentale et honnête de ses actes passés.

D'après la mythologie chrétienne dominante, qui a toujours servi à valider la pensée canadienne, et qui a même sous-tendu les perspectives de Grant, Taylor et Kymlicka, le multiculturalisme est actuellement symboliquement une tombe vide. Mais s'agit-il de la tombe qui, depuis 50 ans, attend toujours les trois nations (le Canada anglais, le Canada français et le Canada confédéré), tel que déploré par Grant, une disparition que l'on perd son temps à pleurer puisqu'il n'y a aucune justice sociale à trouver dans la vie déplorée ? Ou s'agit-il du trou béant, d'un abîme d'où, selon la pensée de personnes comme Taylor et Kymlicka, le corps vieux et décrépit s'est échappé et a émergé en cinq décennies comme une société radicalement transformée, nettement différente en termes de démographie et d'optimisme qu'avant sa mort ? Depuis un demi-siècle, les Canadiens tentent de décider s'ils vivent un cauchemar ou un rêve. À l'avenir, ils devront s'engager pleinement dans une voie ou dans l'autre, les jeunes d'aujourd'hui, dans toute leur diversité, choisissant fermement et fièrement d'être de grands rêveurs et des renverseurs de monuments.